

DANS LE RICHE RÉPERTOIRE DES USTENSILES représentés dans la sculpture funéraire de Palmyre, il existe certains objets jusqu'à présent non identifiés. Un tel détail fut récemment mentionné par M. A. R. Colledge dans son remarquable livre sur l'art palmyrénien¹. Il s'agit d'un cercle, tenu par une femme de la main gauche, à la hauteur de la poitrine. Ce cercle n'apparaît que trois fois, sur trois sculptures funéraires. Considérons ces exemples :

1) Buste funéraire d'une jeune femme, très soigneusement travaillé (P.M., Inv. 1936/7028). La femme porte un vêtement sobre mais elle est parée de riches boucles d'oreilles en forme de grappes de raisin, d'étuis bordant les oreilles et d'une fibule trapézoïdale ornée d'une feuille. Une clef est attachée par une lanière à la fibule. De la main gauche, la femme supporte un cercle dissimulant le bord de la fibule et entourant la clef (fig. 1).

D'après le style, la technique d'exécution et les détails du costume, il convient de dater ce portrait entre 120 et 150 de n.è. Il provient du tombeau (inédit) dit de Sasan, fils de Malê²;

2) Monument funéraire d'un couple, formé de deux bustes (P.M., Inv. 1972/7064). Le buste féminin est placé à gauche. La femme d'âge mûr, en vêtement sobre et dépourvue de bijouterie (sauf les étuis et de modestes boucles d'oreilles), supporte un cercle de la main gauche. Elle le touche aussi de l'index de la main droite, comme pour montrer un détail.

Cette pièce, plus modeste que la précédente, provient du même tombeau et doit être datée entre 90 et 120 de n.è.

Entre les deux bustes est placée une inscription en cursive qui dit : « Hélas, Malkû fils de Matei et Bartaimê fille de Rebal [sa] femme, hélas »³ (fig. 2);

3) Fragment d'un monument funéraire en forme de colonne, décorée de deux figures féminines en relief (Palmyre, Ancien Dépôt, Inv. 454)⁴. Les deux femmes sont debout sur une pseudo-console, en imitation des figures commémoratives en ronde-bosse. Elles portent des tuniques et des robes longues qui couvrent tout le corps, ne laissant que les mains libres. Les têtes sont brisées, mais il semble que les femmes étaient dépourvues de bijoux. La femme de gauche, comme sur les exemples précités, supporte un cercle de la main gauche (d'après le premier éditeur, H. Ingholt, il s'agit d'une couronne). D'après le style et les détails du costume, Ingholt date cette pièce aux années 100-150 de n.è. Sa provenance n'est pas évidente, car la colonne fut trouvée en 1924 au voisinage du Temple de Bêl, dans un jardin, mais elle appartenait incontestablement au décor d'un tombeau, probablement de la nécropole Sud-Est, adjacente au Temple. Une inscription, actuellement mutilée, figurait sur la pseudo-console. Elle fut lue et traduite par H. Ingholt, quand son état était encore relativement satisfaisant : « L'image de [...] fille de Maqqai fils de Omabî, faite pour elle par Ma'anai. L'image de Hagar, fille de Maqqai fils de Omabî, faite pour elle par Ma'anai, son frère ».

M. A. R. Colledge, à qui vient le mérite d'avoir réuni ces exemples, propose avec des réserves les solutions suivantes : une couronne (pour n° 3), un anneau de clefs (pour n° 1) ou un tambourin. Pourtant, il faut rejeter toutes ces solutions. En effet, si sur le n° 3 le cercle ressemble vaguement à une couronne, les autres sont bien différents et aucun n'est tressé de feuilles ou de

¹ M. A. R. Colledge, *The Art of Palmyra*, London 1976, p. 156, note 608.

² L'objet est mentionné par Colledge, *ibid.*, et fait partie du fichier du Corpus des Sculptures Palmyréniennes (en préparation).

³ *Ibid.*, lecture et traduction par A. Bounni.

⁴ H. Ingholt, *Inscriptions and Sculptures from Palmyra*, 5: Column with two female figures, Berytus III, pp. 95-97, pl. XX, 3.



1. Buste funéraire d'une jeune femme, Musée de Palmyre,
inv. n° 1936/7028



2. Monument funéraire d'un couple, Musée de Palmyre, inv. n° 1972/7064

fleurs. Les cercles ne servaient non plus pour les clefs, qui à Palmyre étaient toujours attachées à la fibule ⁵. Enfin, ce ne sont pas des tambourins, car ces derniers étaient recouverts de peau et, sur le relief ils n'auraient aucune transparence ⁶. Or, nos cercles laissent voir les plis du vêtement au fond et sont dépourvus de toute pendeloque sonnante (figs 1-2).

Mais, d'autre part, les cercles étudiés comportent tous les trois de gros boutons. Etudions ce détail sur les exemples n^{os} 1 et 2, les mieux conservés. Pour le cercle tenu par la jeune femme (n^o 1) les boutons sont placés sur le périmètre. Ceux qui « ornent » le cercle du monument funéraire d'un couple (n^o 2) sont situés sur le devant. Enfin, sur la colonne (n^o 3) le cercle est irrégulier et les boutons sont bien visibles en haut. Dans les deux premiers cas, le nombre des boutons est le même — sept. Le relief de la colonne est détruit, mais sur la photographie prise quand l'objet était en meilleur état quatre boutons sont nettement visibles. De légères traces des trois autres permettent de croire que leur total était le même que sur les deux pièces précédentes.

Donc, nous avons à faire dans les trois cas à un cercle muni de sept boutons. Comme leur position diffère et leur nombre est stable, il faut croire que ce dernier jouait un rôle décisif. Il existe peu de chiffres plus significatifs que le sept, mais en notre cas précis il ne faut pas chercher loin. Le sens le plus simple de ce chiffre sacré est le nombre des jours de la semaine dans les calendriers babylonien et hébreu (contrairement à la division du mois en décades ou *nundines* des calendriers grec et romain). Il est probable que le calendrier palmyrénien était pareil à ceux-là. Ajoutons que, d'après Dion Cassius (37,18), en son temps la semaine de sept jours était en usage dans tous les pays et par tous les Romains. Nous aurions donc dans l'imagerie palmyrénienne un modèle de la semaine sémite sous forme d'un cercle à sept boutons.

Puisque ce modèle apparaît dans la sculpture funéraire, on penserait volontiers à un symbole d'éternité (le cercle, sans commencement et sans fin) ou bien de la vie terrestre, des semaines qui passent l'une après l'autre. Mais dans cette exégèse, il faut se pencher plutôt sur la vie quotidienne car, rappelons le, ces cercles ne sont tenus que par les femmes, comme la quenouille et le fuseau ou la clef suspendue à la fibule (celles plus grandes, de la porte d'entrée, ne figurent qu'entre les mains des hommes). Le sens des instruments de tissage est évident. Ils prouvent les vertus ménagères et le goût du travail domestique. La clef servait probablement à fermer un magasin ou un coffre, mettant en valeur les prérogatives de maîtresse de maison.

Le sens de notre modèle de la semaine semble apparenté à celui de la clef. A l'appui, nous pouvons citer une analogie ethnographique. Jusqu'à nos jours, à Palmyre, dans les familles nombreuses et conservatrices, où tous les fils de la maison habitent ensemble avec leurs parents et leurs épouses, le travail domestique est partagé de façon que chaque femme est responsable pour un jour de la semaine ⁷. L'ordre est surveillé par la mère de famille, qui règne en ce petit monde, qui partage les devoirs et veille à leur réalisation. Il faut croire que les mœurs des Palmyréniennes dans l'Antiquité ne divergeaient guère et que la mère de famille fixait à chaque femme son jour. Par conséquent, le modèle de la semaine, disons un calendrier

⁵ Colledge, p. 152, note 576.

⁶ D. Homès-Frédéricq, *Hatra et ses sculptures parthes, Étude stylistique et iconographique*, Istanbul 1963, p. 37 (cité par Colledge, *ibid.*).

⁷ Information orale de M. Ahmed Taha, vice-directeur du Musée de Palmyre, auquel j'exprime ici ma vive gratitude.

domestique simplifié, démontrait entre les mains d'une femme son rôle privilégié dans la maison, tout comme les clefs suspendues à la fibule.

Pour éclaircir encore la question, tentons d'expliquer le fonctionnement de ce « calendrier ». Rappelons encore une fois l'antique calendrier hébreu, dans lequel uniquement le septième jour portait un nom — Sabbath, les autres étant simplement numérotés.

Sur notre image de la semaine, il suffisait de marquer le premier bouton pour établir la valeur numérique de tous les autres. Remarquons que l'espace entre le premier bouton à droite de la main qui soutient le cercle et celui à gauche est deux fois supérieur à celui entre les autres. Il en ressort que le bouton de droite indique le premier jour de la semaine, celui de gauche — le septième (probablement le « samedi », son vrai nom à Palmyre étant sans importance dans ce cas). Imaginons maintenant un tel cercle fait en argile, muni pareillement de sept boutons, suspendu au mur sur un gros clou. On tournait le cercle, mettant chaque jour un autre bouton au-dessus du clou pour prendre conscience du jour successif de la semaine.

Cette hypothèse peut être renforcée par plusieurs objets apparentés ainsi que par les sources écrites. Toutes ces parallèles se divisent en deux groupes. Au premier appartiennent différents calendriers romains. La plupart, ce sont des plaques en terre cuite et les jours de la semaine y sont représentés sous forme de bustes ou de têtes des divinités planétaires qui protégeaient les divers jours. Dans le calendrier romain, l'ordre des jours et des divinités planétaires était autre qu'en Orient et se présentait comme suit : premier — Saturne, second — Sol, troisième — Luna, quatrième — Mars, cinquième — Mercure, sixième — Jupiter, septième — Vénus. Sur les calendriers mentionnés en terre cuite, les images de ces dieux forment une frise et au-dessous de chaque image se place un trou dans lequel on mettait une baguette pour indiquer la date actuelle (Steckkalender). Deux fragments de tels calendriers proviennent d'Altbachtal (Allemagne) et sont datés par la stratigraphie à avant 275 de n.è. A Trèves, on a trouvé un moule en terre cuite d'un calendrier décoré également de figures des Saisons, daté à avant 353 de n.è.⁸ Un calendrier encore plus riche, gravé jadis à Rome, est connu par l'intermédiaire d'une copie moderne en terre cuite à Würzburg⁹. Sur ce calendrier, on pouvait indiquer non seulement le jour de la semaine, mais aussi celui du mois grâce à trente et un trous numérotés, disposés des deux côtés de la plaque. Les signes du Zodiaque, gravés au centre et bordés eux-aussi de trous, permettaient de préciser encore la position actuelle du Soleil. Deux calendriers trouvés en Suisse (Tasgetium-Eschenz et Augusta Raurica-Augst) sont très simples¹⁰. Ce sont de petits objets oblongs en terre cuite (long. 0,07 m), munis de sept trous. Enfin, la parallèle la plus proche du cercle palmyrénien, trouvée en France, est une plaque de bronze ronde (diam. 0,07 m) sur laquelle les symboles figurés des jours sont remplacés par les trois premières lettres du nom de chaque divinité planétaire¹¹.

⁸ Les deux fragments de calendriers trouvés à Altbachtal (en dehors du sanctuaire) et le moule trouvé à Trèves se trouvent au Landesmuseum de Trèves, cf. W. B i n s f e l d, *Römische Steckkalender in Trier*, *Kurtrierisches Jahrbuch* 13, 1973, pp. 186-188, figs 1-2.

⁹ Le calendrier romain et sa copie à Würzburg sont connus par un dessin publié par P. G o e s s l e r, *Zwei interessante Fundstücke aus dem römischen Rottweil*, *Germania* XII, 1928, p. 7, fig. 3.

¹⁰ Le petit calendrier de Tasgetium se trouve à Steckborn, Heimatmuseum, cf. H. U r n e r - A s t h o l z, *Der Wochensteckkalender von Eschenz-Tasgetium und die Verehrung der Wochengötter*, *Jhr. der Schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte* 48, 1960-1961, p. 43, pl. 4A. Le calendrier d'Augusta Raurica, identique à celui de Tasgetium, se trouve au Musée d'Augst, inédit.

¹¹ Le calendrier rond, trouvé aux sources de la Haute Seine, est conservé au Musée de Dijon. Pour sa descrip-

Nous passons sous silence plusieurs sources écrites concernant les divinités de la semaine et nous nous bornerons à mentionner la description d'un calendrier peint sur la porte de la maison de Trimalchion, où figuraient les images des sept dieux de la semaine accompagnées de trous pour y ficher des baguettes et indiquer les jours bons ou mauvais ¹².

Au deuxième groupe de parallèles appartiennent des objets et monuments consacrés aux divinités de la semaine, mais ne servant pas de calendriers. Ils sont très nombreux et nous nous limitons à en énumérer quelques-uns, p.ex. un couteau cultuel de Themse (Suisse), un bracelet d'or trouvé en Syrie ¹³ et surtout le décor de la voûte du thalamos Nord du Temple de Bel à Palmyre (six bustes de dieux planétaires avec comme septième Bel-Jupiter au centre, entourés d'une bande avec les signes du Zodiaque) ¹⁴.

Nous citons ce prestigieux monument, bien lointain de notre modeste cercle, car il prouve qu'à Palmyre les dieux de la semaine étaient non seulement connus, mais aussi représentés comme en Occident dès les années trente de n.è.

Le cercle-calendrier palmyrénien, certifié dans la sculpture funéraire de la première moitié du II^e siècle de n.è., a pu être une invention locale, mais il n'est pas impossible qu'un calendrier à cheville (Steckkalender), comme ceux précités, amené d'Occident a pu en donner l'idée.

Pour épuiser la question, on peut se demander pourquoi cet instrument simple fut si éphémère et aurait disparu après la moitié du II^e siècle de n.è. Or, il semble qu'il ne disparût qu'en tant que motif décoratif et non en réalité. Remarquons que la quenouille et le fuseau disparaissent en même temps de l'imagerie palmyrénienne, cédant la place aux bijoux, aux riches vêtements soutenus par les doigts couverts de bagues. Bref, il semble qu'après l'an 150 de n.è. les anciennes vertus féminines étaient moins appréciées qu'auparavant. Elles ont été remplacées par le charme et l'élégance, comme si les commerçants enrichis auraient préféré les grandes dames, démontrant par leur allure, la parure et le costume, l'importance de la famille plutôt que les femmes travaillant durement à la maison. A l'époque du développement rapide de la ville et d'enrichissement des grandes familles, le travail domestique était probablement confié à des servantes et ses symboles n'auraient fait honneur ni aux vivantes ni aux défuntes. Rappelons en ce lieu que les tombeaux palmyréniens étaient régulièrement fréquentés par les habitants de la ville (lors des funérailles et des repas funéraires dont on trouve maintes traces à l'intérieur des tombeaux) et ils formaient une sorte de salon qui servait, entre autres, à témoigner de la richesse de la famille. En ces circonstances, le cercle à sept boutons disparut de l'imagerie funéraire comme un symbole de vertus qui n'étaient plus en vogue.

L'histoire de la sculpture palmyrénienne attend encore son auteur. Elle se distingue par une richesse des détails et des formes — témoins fidèles de la vie d'une société antique. Nous avons ici essayé d'expliquer un de ses éléments pour contribuer modestement à ces recherches et pour rendre hommage au Professeur Rudolf Ranzoszek, savant qui a consacré toute sa vie à l'étude de l'Antiquité.

tion, cf. A. R e h m, Parapegma, RE 18, 1949, cols 1365–1366, n° 11. Cf. aussi mon article, Les « parapegmata » romains et le cadre historique de leur développement, Archeologia 30, 1981, pp. 69–86. Ibidem la littérature complète du sujet.

¹² Petronius Arbitr, Satyricon, Coena Trimalchionis 30, 3–4.

¹³ Pour le couteau cultuel de Themse, cf. J. B u r c k h a r d t, Die Zeit Constantins des Grossen, Wien, s.d., pl. 128

¹⁴ Pour le décor planétaire du Temple de Bel, cf. l'étude de P. B r y k c z y Ń s k i, Astrologia w Palmyrze (L'Astrologie à Palmyre), Studia Palmyreńskie VI–VII, 1975, pp. 56–68 et 108 (résumé en anglais).